

## LES SOURCES

Un des facteurs les plus importants de la redécouverte de l'Antiquité tardive par les historiens des dernières décennies a été la prise de conscience de l'extraordinaire abondance des sources sur cette période. Aucune époque ancienne n'a livré en effet, et ne continue de livrer (car les découvertes sont incessantes), une telle quantité et une telle variété de documents, au point qu'on a pu écrire récemment que nous avons les moyens de connaître les contemporains de saint Augustin mieux que ceux de Cicéron ou de Périclès. Sans prétendre à l'exhaustivité, ce chapitre, à travers un inventaire typologique, aura pour but de sensibiliser à la masse et à la diversité des informations disponibles, en soulignant le renouvellement de l'approche et de l'exploitation qui en ont été faites dans les dernières années.

### I. LES SOURCES LITTÉRAIRES

Leur grande originalité par rapport au Haut-Empire est évidemment d'être de plus en plus d'origine chrétienne, même s'il y eut encore de nombreux écrivains païens, parfois très brillants, jusqu'à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Accentuée longtemps par une rivalité très vive entre les deux religions, cette distinction est importante mais ne doit cependant pas être exagérée : païens ou chrétiens, érudits et lettrés de l'Antiquité tardive, souvent d'origine aristocratique, partageaient en effet nombre de valeurs culturelles communes, à commencer par une connaissance de la rhétorique et des auteurs classiques apprise dans leur jeunesse dans les mêmes écoles. Mieux vaut donc, plutôt que d'opposer globalement deux littératures, reprendre une division par genres, en distinguant au besoin, ensuite, les adeptes de l'une ou l'autre religion.

Très considérables, les richesses de ces sources littéraires sont loin d'avoir été entièrement inventoriées, d'autant que périodiquement des textes importants et absolument inédits sont encore découverts : en 1974, on a retrouvé ainsi dans deux manuscrits de Marseille et de Paris vingt-sept nouvelles lettres de saint Augustin (et deux d'un de ses correspondants), et très récemment, en 1990, c'est une série de vingt-six sermons inconnus du même évêque qui ont été identifiés dans un manuscrit de Mayence. Mais, pour impressionnant que soit dans l'ensemble ce corpus littéraire, il n'est malheureusement pas régulièrement réparti sur toute la période tardive : l'abondance des textes n'est réelle qu'à partir du milieu du IV<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux années 430 environ. Auparavant, et surtout pour le temps de la grande crise des années 235-285, la situation

est infiniment moins favorable, ce qui a beaucoup contribué à singulariser l'étude de cette époque dans l'historiographie moderne.

## 1. Les historiens

L'importance des pertes, la part croissante des abrégés, et surtout l'opposition de plus en plus nette entre une histoire païenne et une histoire chrétienne sont les trois caractéristiques majeures de ce type de sources dans la période considérée.

### a. *Les historiens païens*

Parfois encore très développées, leurs œuvres ne nous sont malheureusement que très partiellement parvenues. Les lacunes affectent d'abord le plus grand de tous, **Ammien Marcellin**, souvent comparé à Tacite. Grec, né à Antioche de Syrie vers 330, membre de l'État-major de Constance II et de Julien, il se retira après la mort de cet empereur (363) et écrivit en latin des *Histoires*, qui allaient de 96 (date à laquelle s'était arrêté Tacite) à l'année 378. Sur les 31 livres que comportait l'œuvre, seuls les tomes XIV à XXXI ont été conservés, ce qui correspond à la période 353-378. Mais telles sont la précision et la qualité du travail d'Ammien, malgré ses partis pris, que ces années sont pour nous les mieux connues de toute l'Antiquité tardive.

Plus gravement sinistrées encore sont les œuvres de deux autres Grecs, **Dexippe**, auteur vers 270 d'une *Chronique* qui allait des origines à cette date, et d'une histoire des guerres barbares de 238 à 274, et **Eunape** dont l'*Histoire* continuait la chronique de Dexippe de 270 à 404. Hormis quelques fragments copiés ou résumés par des compilateurs byzantins (comme **Zonaras** au XII<sup>e</sup> siècle), ces textes ne nous sont connus qu'indirectement, parce qu'ils servirent à la fin du V<sup>e</sup> siècle de source essentielle à la grande *Histoire nouvelle*, des origines à 410, du Grec **Zosime**. Ce livre extrêmement précieux puisqu'il constitue en fait le seul récit détaillé et (presque) continu que nous possédions pour la période 235-410, comporte cependant plusieurs singularités qui relativisent la valeur de ses informations. Réellement précis seulement quand il aborde le IV<sup>e</sup> siècle, il est imprégné surtout d'une forte tonalité antichrétienne, assurément originale à la fin du V<sup>e</sup> siècle, mais qui se traduit par des jugements et des interprétations manifestement excessifs, en particulier à propos de Constantin. C'est d'ailleurs de manière très précaire que sa transmission a été assurée au Moyen Âge, tant son paganisme virulent devait effrayer les copistes chrétiens : un seul manuscrit nous en est parvenu, amputé des chapitres consacrés à Dioclétien (285-305), l'empereur persécuteur qui devait être présenté d'une manière trop favorable. Ce manuscrit, conservé et oublié au Vatican, surprit tellement lors de sa redécouverte par les humanistes de la Renaissance que la papauté finit par en interdire la communication, interdiction maintenue jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les aléas de la transmission des manuscrits ont fait ainsi qu'aucune des œuvres majeures de l'historiographie païenne du Bas-Empire ne nous est parvenue intégralement. Un ouvrage extrêmement détaillé, *l'Histoire Auguste*, a cependant échappé au

naufage, mais on hésite de plus en plus à le classer parmi les livres d'histoire. Prétendument composé par six auteurs différents ayant vécu sous Dioclétien et Constantin (entre 285 et 337), ce recueil des « biographies » des empereurs ayant régné entre 117 et 285 a longtemps servi de source essentielle pour les historiens de la crise du III<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, il est bien établi aujourd'hui que l'*Histoire Auguste* est l'œuvre d'un imposteur, très probablement un proche sinon un membre de l'aristocratie païenne de Rome de la fin du IV<sup>e</sup> siècle (vers 395-400). Après avoir, dans la première partie de son livre (celle correspondant à la période 117-217), suivi assez fidèlement de bons auteurs, cet imposteur s'est mu peu à peu en faussaire, au point finalement d'inventer des empereurs pour la période la plus trouble du III<sup>e</sup> siècle. Certes, tout n'est pas fiction dans son récit, mais c'est désormais avec une grande prudence, et après de multiples recoupements critiques, que les historiens de la grande crise l'utilisent.

Plus sûrs, et plus décevants aussi, restent alors les abrégiateurs païens. Quatre œuvres nous ont été conservées de ce genre littéraire dont les théoriciens de la décadence ont souvent trop sévèrement jugé le succès au IV<sup>e</sup> siècle. Certes, l'abrégé était une facilité offerte à des lecteurs aux ambitions culturelles *a priori* moins élevées que celles de leurs prédécesseurs ; mais ces lecteurs pouvaient aussi, au même moment, consulter encore nombre des grands ouvrages historiques, anciens ou récents, qui avaient servi de source aux abrégiateurs. Au IV<sup>e</sup> siècle, certains de ces « classiques » étaient devenus rares, mais le grand naufrage que nous ne cessons de déplorer n'avait pas encore eu lieu : les abrégés s'ajoutaient à un corpus gigantesque, ils ne le remplaçaient pas. Un au moins de ces abrégés est d'ailleurs en fait une véritable œuvre d'historien : le *Livre des Césars* d'**Aurelius Victor**, récit de l'histoire romaine d'Auguste à Constance II (337-361), est plus qu'un résumé pour le IV<sup>e</sup> siècle, et son auteur y révèle une véritable personnalité, avec des jugements et des interprétations originaux. Plus secs, mais néanmoins utiles pour combler nos lacunes considérables sur le III<sup>e</sup> siècle sont les abrégés latins d'**Eutrope** (histoire romaine de Romulus à l'an 364, composée vers 370), de **Festus** (même époque, même sujet, mêmes limites, en plus bref) et l'anonyme *Épitome de Caesaribus* (résumé rapide, mais jusqu'en 395).

### **b. Les historiens chrétiens**

Genre nouveau dans la littérature gréco-latine, l'histoire chrétienne fut à l'origine l'héritière de deux types d'œuvres nées dans le contexte des persécutions de la fin du II<sup>e</sup> et surtout du III<sup>e</sup> siècle : les *passions* des martyrs, et les écrits apologétiques. Les premières, particulièrement importantes en Afrique (ainsi le dossier du martyr de saint Cyprien, exécuté en 258), retiennent de plus en plus l'attention des historiens parce qu'elles s'appuient souvent, quand elles ne les recopient pas, sur les procès-verbaux (*Acta*) des audiences des tribunaux devant lesquels avaient comparu les chrétiens (on distingue de ce fait de plus en plus les *Acta* proprement dits des *Passions* plus romançées). Cet intérêt renouvelé pour des textes longtemps jugés suspects a parfois conduit à de véritables découvertes, comme tout récemment (1996) celle, dans un manuscrit

d'Aquilée, des Actes de saint Gallonius, récit d'un épisode de la persécution de 303 en Afrique dont l'authenticité a été très vite établie. Plus élaborés et plus littéraires, les écrits apologétiques (défense du christianisme contre les attaques des païens) comportent cependant une œuvre d'un grand intérêt historique, le livre *De la mort des persécuteurs* de **Lactance**, probablement rédigé entre 314 et 316, peu après la reconnaissance officielle de la nouvelle religion par Constantin. Dans ce pamphlet au ton souvent très violent, Lactance entend démontrer que tous les empereurs persécuteurs, de Néron (68) à Maximin Daïa (313), eurent une fin misérable, et il s'appesantit tout particulièrement sur les empereurs les plus récents, ses contemporains Dioclétien et Galère, mettant en cause, en fait, toute leur politique. Cela nous vaut de très précieuses informations sur la période 303-313, par un témoin direct.

C'est cependant un autre témoin de la même époque qui doit être considéré comme le véritable père de l'historiographie chrétienne. Évêque en Palestine avant de devenir conseiller de l'empereur, le Grec **Eusèbe de Césarée** (vers 265-vers 340), composa en effet une *Chronique*, qui mêle faits d'histoire romaine traditionnelle et événements bibliques et chrétiens, et surtout une monumentale *Histoire ecclésiastique*, des débuts de l'Église à la victoire de Constantin sur Licinius en 324. Histoire du christianisme, histoire de l'Église, mais aussi à la fin, avec Constantin, histoire de l'Empire, ce livre est une extraordinaire source d'informations, en particulier parce qu'Eusèbe, à la différence de ses prédécesseurs les historiens païens, n'hésite pas à reproduire directement un grand nombre de documents bruts, sans résumé, ni réécriture. Repris à plusieurs reprises et corrigé à chaque fois en fonction de l'évolution de la situation politique (en 313, 315, et 324), cet ouvrage a longtemps paru beaucoup plus sûr que la *Vie de Constantin* que le même auteur composa plus tard, récit proche du panégyrique, où on trouve notamment la célèbre vision du Pont Milvius en 312, absente de l'*Histoire ecclésiastique*. La recherche actuelle, peut-être de manière excessive, a tendance à réhabiliter de plus en plus les informations de cette « biographie ». Elle ne fit cependant pas école dans l'Antiquité (nous n'avons aucune autre *vie* d'empereur), à la différence de l'*Histoire ecclésiastique*. Immédiatement admiré et diffusé, le chef-d'œuvre d'Eusèbe servit en effet pendant les siècles suivants de modèle à bien d'autres ouvrages du même genre, portant le même titre : ainsi ceux de **Rufin d'Aquilée** (traduction d'Eusèbe en latin et continuation jusqu'en 395), de **Théodoret de Cyr** (continuation en grec de 325 à 428), de **Socrate** (*idem*, de 306 à 439), de **Sozomène** (reprise avec compléments de l'ouvrage de Socrate, mais dont la fin est perdue), et de l'arien **Philostorge** (histoire jusqu'en 425, connue seulement par des extraits et par les résumés qu'en fit au IX<sup>e</sup> siècle le patriarche byzantin **Photius**). Toutes ces *Histoires ecclésiastiques*, consacrées à une époque où les empereurs étaient devenus chrétiens, présentent un intérêt documentaire qui dépasse la seule histoire religieuse, et elles constituent donc des sources très précieuses, en particulier pour la période postérieure à l'œuvre d'Ammien Marcellin.

En regard de l'Orient grec où cette tradition rencontra un succès rapidement affirmé, l'Occident latin paraît faire un peu exception. Plus que l'histoire de l'Église seulement illustrée par Rufin, c'est la chronique qui, dans les genres inaugurés par Eusèbe, fut en effet surtout imitée, en particulier par **saint Jérôme** (traduction et continuation d'Eusèbe jusqu'en 378) et **Sulpice Sévère** (chronique d'Adam à l'an 400). Mais l'Occident sut aussi produire des œuvres originales. Rédigée en 417 pour répondre aux attaques des derniers païens qui rendaient les chrétiens responsables de la prise de Rome par les Goths en 410, l'*Histoire contre les païens* du prêtre espagnol **Orose** reprend ainsi toute l'histoire romaine depuis les origines jusqu'en 417, en cherchant à démontrer que les malheurs étaient bien plus grands au temps du paganisme, et en retrouvant les interventions de la Providence divine à tous les moments importants du passé. On pourrait, du fait de cette orientation sans équivoque, considérer qu'elle appartient encore à un genre devenu presque anachronique, l'apologétique. Mais la richesse de ses informations en fait une source souvent très utile, surtout pour les débuts du V<sup>e</sup> siècle.

Complètement à part par son originalité reste enfin un chef-d'œuvre inclassable, les *Confessions* de **saint Augustin**, évêque d'Hippone (Annaba actuelle, en Algérie) de 395 à 430, premier exemple d'autobiographie, dont toute la partie antérieure au célèbre récit de la « conversion » de l'auteur offre une description très précise de la vie d'une famille de petits notables provinciaux, puis de la carrière et des ambitions séculières d'un professeur dans l'Afrique et l'Italie de la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

### c. *Le problème des sources du V<sup>e</sup> siècle*

Après Orose en Occident et Socrate en Orient, de graves lacunes apparaissent dans notre documentation sur l'histoire générale de l'empire. Il y eut certes encore en Orient de grands historiens au V<sup>e</sup> siècle, comme **Olympiodore de Thèbes**, **Malchos**, et **Priscos**, mais leurs œuvres n'ont été conservées que sous une forme fragmentaire. Or, de l'Occident à la même époque, dans le contexte d'une crise de plus en plus grave, seules de pauvres chroniques nous sont parvenues, comme celles de l'Espagnol **Hydace** (de 379 à 469) ou celle du Gaulois **Prosper** (d'Adam... à 455). Certaines lacunes peuvent être complétées grâce à des ouvrages postérieurs, par exemple l'*Histoire des guerres de Justinien* du Grec **Procopé de Césarée** (vers 550), qui inclut des rappels des événements du V<sup>e</sup> siècle, ou les grandes histoires des peuples barbares, qui souvent remontent jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, et même parfois avant : ainsi la célèbre *Histoire des Francs* de **Grégoire de Tours** (fin du VI<sup>e</sup> siècle), ou l'*Histoire des Goths* de **Jordanès** (milieu du VI<sup>e</sup> siècle). Néanmoins la carence des sources historiographiques sur le V<sup>e</sup> siècle reste considérable, et c'est assurément une des causes de la rareté des travaux modernes sur cette époque.

Un renouveau s'esquisse cependant en ce domaine depuis une trentaine d'années, grâce à un regain d'intérêt pour l'hagiographie (vie des saints). Le V<sup>e</sup> siècle marque en effet le véritable épanouissement de ce genre littéraire, inauguré au III<sup>e</sup> siècle par la *Vie de saint Cyprien* de **Pontius** et qui atteignit sa forme idéale avec la *vie d'Antoine*, le célè-

bre ermite égyptien, attribuée à **Athanase d'Alexandrie** (après 356). Les vies des saints, quasi contemporains ou très anciens, se multiplient alors, tant en Orient qu'en Occident (sauf en Afrique où elles restèrent très rares). Malgré quelques brillantes exceptions qui sont de véritables biographies par des témoins directs, comme la *Vie de saint Augustin* de **Possidius**, écrite peu après 430, ou la *Vie de sainte Mélanie* de **Gérontius** (440 ?), beaucoup de ces récits sont évidemment très romancés ; parfois ce sont même de véritables légendes où le merveilleux paraît omniprésent. Mais c'est un des acquis importants de la recherche récente que d'avoir pu montrer, même dans les cas les plus déconcertants, leur valeur comme document d'histoire sociale et d'histoire des mentalités : grâce à ces vies de saints, longtemps méprisées, nous avons en particulier désormais les moyens de connaître les mœurs, la pensée et les conditions de vie des humbles et des communautés rurales de la fin de l'Antiquité mieux que pour bien des époques antérieures.

## 2. Les sources épistolaires et oratoires

Il s'agit d'un type de sources apparemment un peu plus proches du document brut, tel que le conçoivent les historiens des époques plus récentes. En réalité pourtant, la majorité de ces textes portent toujours la trace de la formation rhétorique de leurs auteurs, et tous font l'objet d'une élaboration littéraire plus ou moins poussée.

### a. Les textes païens

La tradition de l'art oratoire et épistolaire avait atteint une forme canonique avec Cicéron. Elle connut encore de brillants représentants dans l'Antiquité tardive. Un usage depuis longtemps établi, et illustré en particulier en 100 par Pline le Jeune, voulait que lors de certaines manifestations publiques auxquelles participaient les empereurs, un discours de félicitations soit prononcé par quelque rhéteur en renom. Nous avons conservé du Bas-Empire un manuel exposant, en grec, les règles de composition de ce genre d'ouvrages (les *Traitéts épidiectiques* de **Ménandre le Rhéteur**, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle), et un corpus de onze *Panegyriques latins*, rédigés entre 289 et 389, la plupart sous Dioclétien et Constantin, entre 289 et 321 (neuf sur onze). Évidemment fortement imprégnés de rhétorique et de flatteries de toute sorte, ces textes constituent cependant des sources de premier ordre sur l'œuvre de restauration tetrarchique (période 285-313) et en général sur l'idéologie impériale de ce temps. Fort intéressants aussi, malgré la surcharge rhétorique qui les caractérise pareillement, sont les discours conservés de plusieurs aristocrates païens du IV<sup>e</sup> siècle, très impliqués dans les luttes politiques et religieuses de leur temps : les *Relationes* (rapports) de **Symmaque**, préfet de Rome en 384, les 64 discours de **Libanios**, notable d'Antioche de Syrie (vers 314-393), les 34 discours de **Thémistios** (vers 317-388), préfet de Constantinople et proche de l'empereur Théodose, et, évidemment très particuliers, les huit discours de **Julien**, le dernier des empereurs païens (361-363).

Des mêmes auteurs, sauf Thémistios, ont été conservées aussi un nombre considérable de lettres: 80 pour Julien, plus de 900 pour Symmaque, près de 1 600 pour Libanios, dont l'intérêt historique est certes inégal mais toujours réel.

### ***b. Les textes chrétiens***

Les plus grands évêques et théologiens des III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles étaient pour la plupart issus de l'aristocratie, et tous avaient reçu dans leur jeunesse une formation largement fondée sur l'étude des écrivains, des rhéteurs et des philosophes païens des siècles précédents. Rien d'étonnant dès lors à ce que, à leur manière, ils aient aussi rapidement illustré les arts oratoire et épistolaire. D'une masse de textes si considérable qu'elle fait l'objet d'une science particulière, la patristique, se dégagent surtout par leur intérêt historique, et non seulement théologique, les centaines de lettres et de discours des Grecs d'Asie Mineure **Basile de Césarée** (330-379), **Grégoire de Nazianze** (mort vers 390), **Grégoire de Nysse** (frère de Basile, mort vers 394), les homélies de l'Antiochéen **Jean Chrysostome** (mort en 407), les lettres et discours de **Synésios de Cyrène** (en Libye, vers 370-vers 413), les lettres, discours ou sermons latins de **saint Cyprien** de Carthage (mort en 258), **saint Ambroise** de Milan (vers 340-397), **saint Jérôme** (vers 350-420), **saint Augustin** (354-430), déjà cité, et, pour les derniers temps de l'empire en Occident, de **Sidoine Apollinaire** (évêque de Clermont-Ferrand dans les années 470). Toutes ces œuvres sont évidemment le plus souvent marquées par des préoccupations exégétiques, théologiques ou pastorales. Mais la recherche récente a montré comment une analyse minutieuse permet aussi d'y repérer, en particulier chez Jean Chrysostome et Augustin, un nombre considérable de détails concrets, d'ordre institutionnel, social, économique, culturel, ou simplement relatifs à la vie quotidienne (ce que les historiens appellent les *realia*). Cette richesse méconnue est en particulier très remarquable dans les sermons, longtemps dédaignés. Adressés souvent, en effet, à un auditoire populaire, ces discours devaient, pour faire comprendre leur message théologique parfois complexe, être rédigés dans une langue et une forme accessibles; pour atteindre ce but, les évêques n'hésitaient pas alors à illustrer leur propos d'images ou de métaphores concrètes puisées dans la réalité quotidienne de leurs auditeurs, qui font maintenant le bonheur des historiens.

### **3. Les poètes**

S'ils méritent de figurer parmi les principales sources de la période tardive, c'est avant tout parce que plusieurs d'entre eux mirent alors leur art au service des gouvernants, ou qu'ils l'utilisèrent pour défendre leurs convictions politiques ou religieuses. Difficile à classer sur ce dernier plan, se détache d'abord le Bordelais **Ausone** (310-394), ami de Symmaque, précepteur du futur empereur Gratien, puis consul en 379, dont une trentaine de lettres en vers et plusieurs séries de poèmes consacrés notamment à sa famille, aux grandes villes de l'Empire, et aux professeurs de Bordeaux ont un intérêt

historique particulier. Parmi les païens, retiennent l'attention surtout l'Alexandrin **Claudien**, poète officiel à la cour d'Honorius entre 395 et 403, dont les nombreux panégyriques en vers sont des documents de tout premier ordre sur une époque confuse ; et le Gaulois **Rutilius Namatianus**, préfet de Rome en 414, dont le début du poème *Sur son retour* est un remarquable témoignage du maintien du patriotisme romain traditionnel après la prise de la Ville par les Goths. Parmi les poètes chrétiens, **Prudence** et **Paulin de Nole** apportent le plus d'informations sur leur temps : le premier, né en Espagne vers 348 et mort vers 410, par sa participation à la polémique contre les païens (poème *Contre Symmaque*) et ses hymnes sur les martyrs (*Livre des couronnes*) ; le second, élève d'Ausone, né à Bordeaux vers 353 et mort vers 431, par ses 49 lettres en vers conservées. Plus tardifs mais fort intéressants sur les rapports établis avec les envahisseurs barbares du V<sup>e</sup> siècle sont aussi **Paulin de Pella**, dont l'*Eucharistique* rédigé vers 455-460 comporte une célèbre évocation du siège de Bazas par les Alains, et **Sidoine Apollinaire**, déjà cité, qui composa plusieurs panégyriques en vers en l'honneur des derniers empereurs d'Occident.

Le genre est moins bien représenté dans le monde grec, d'où se dégagent surtout le païen (converti sur le tard) **Nonnos** (V<sup>e</sup> siècle), auteur d'un très long poème épique, *Les Dionysiaques*, bon condensé de ce qui survivait de la culture mythographique, et Grégoire de Nazianze, déjà cité, qui tenta d'écrire son autobiographie en vers. Mais ce poème *Sur sa vie* est loin de valoir les *Confessions* de saint Augustin.

#### 4. Ouvrages d'érudition

En laissant de côté les historiens, déjà cités, on regroupera ici toute une série d'œuvres à finalité essentiellement documentaire, et dans lesquelles les préoccupations littéraires et rhétoriques sont beaucoup moins présentes. D'un ensemble de titres d'intérêt, de volume et de qualité très variables, émergent d'abord deux ouvrages géographiques : l'**Expositio totius mundi et gentium**, tableau général des provinces de l'Empire vers 360, et la *Cosmographie* de **Julius Honorius**, assemblage hétéroclite de données parfois très anciennes, composé dans la deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle (la date en est cependant encore très discutée). Caractéristiques des problèmes du temps, deux grands traités militaires nous sont parvenus : l'anonyme **De rebus bellicis**, curieux projet de réformes touchant aussi bien l'État que l'armée (peut-être écrit vers la fin des années 360), et l'*Épitome rei militaris* de **Végèce** (fin du IV<sup>e</sup> siècle). On possède également un manuel d'agriculture probablement du début du V<sup>e</sup> siècle, le *De re rustica* de **Palladius**. Mais les grands travaux d'érudition dans l'Antiquité tardive, à côté de l'histoire, sont surtout de savants ouvrages de grammaire et de très longs et très minutieux commentaires des grands auteurs classiques des siècles antérieurs, en particulier de Virgile (ainsi le commentaire de **Servius Honoratus** vers 400). Même si on y trouve parfois de précieux *realia*, ces ouvrages intéressent en priorité l'histoire littéraire et culturelle.